

Et dans le premier effet de cette parole le comte reprit avec feu :

— Ici même, au milieu de nous, un espion nous écoute. Point de trouble ; il est en nos mains, et, quel qu'il soit, il ne peut échapper à notre justice.

Les conjurés, dans le même silence, se regardaient entr'eux.

— Je demande qu'il soit jugé immédiatement et avant que je le fasse connaître, afin que nul ne soit retenu dans sa sentence.

Hercule, se voyant découvert, ne bougea point de sa place, non plus qu'aucun des hommes qui étaient là.

— C'est à vous, monsieur le comte, dit une voix, de donner le premier votre avis.

— La mort ! dit M. de Limoëlan en se détournant.

— La mort répétèrent les autres.

— Qu'on le désigne ! dit la première voix.

Le comte, le bras étendu, allait parler ; mais Hercule ne lui en laissa pas le temps et s'avança vers la table sous la lumière des lampes.

— Je suis sans doute celui dont on parle, mais je ne suis ni un espion ni un traître.

— Votre nom ? dit une autre voix.

— Je m'appelle Hercule de Limoëlan, je suis né dans cette maison, et je me trouve ici par hasard.

Le capitaine prononça ces paroles d'une voix aussi calme que celle de son père ; elles produisirent parmi les conjurés une sensation visible où l'on distinguait l'horreur et l'admiration. Un d'entre eux, qui s'était approché, se retourna avec quelque embarras vers le comte comme pour l'interroger.

— Major, vous connaissez la sentence, dit le comte d'une voix sourde.

— Et le moment ? reprit cet homme.

— Sur-le-champ.

On se taisait, mais ce silence laissait voir ce qui se passait dans les cœurs. Hercule tira son épée et la présenta par la poignée.

— Je conçois, messieurs, que ma mort vous est nécessaire ; mais je ne suis pas un espion, je ne suis qu'un ennemi, et j'ai surpris vos secrets malgré moi. Que ce soit mon seul titre à mourir de vos mains. Voici mes armes. Vive la république.

Son regard, fermement fixé sur le comte, semblait n'adresser qu'à lui ces paroles. L'homme qui prenait le titre de major lui demanda tout bas s'il n'avait rien de plus à dire. Hercule mit la main sous son uniforme et en retira un couteau qu'il jeta sur la table en disant :

— J'oubliais encore cette arme.

Aussitôt deux hommes lui portèrent avec un certain respect la main sur l'épaule, tandis que d'autres se groupaient silencieusement en peloton militaire qui s'allait ranger à quelques pas sous les pilliers. Les deux hommes qui tenaient l'officier le menèrent vers le mur opposé, et cette exécution sans sursis et sans appareil ne semblait plus qu'une froide horreur. A ce moment même, des coups sourds retentirent dans les profondeurs du caveau. Le comte se leva en criant : — Tirez sur le traître ! Mais en même temps l'ouverture livrait passage à des hommes en uniforme, la baïonnette au bout du fusil et qu'on ne distinguait que lorsqu'ils furent tout proches. Le comte s'élança de son siège et courut sur Hercule en levant une arme qu'un autre homme retint ; cet homme était Langevin qui poussait des cris affreux. D'autres voix criaient : — Rendez-vous ! rendez-vous ! la défense est impossible ! Plusieurs coups de feu remplirent le caveau d'une fumée épaisse qui ajoutait à l'horreur de la scène. Hercule vit tomber près de lui deux ou trois hommes qui l'environnaient.

Tout ceci dura moins qu'un éclair. Comme Hercule se jetait au-devant des soldats, une balle partie du fond lui perça le bras ; il s'écria : — Arrêtez ! obéissez à votre capitaine !

— Capitaine ! lui dit son lieutenant la rage dans les yeux, je vous trouve bien hardi. Vous n'êtes plus qu'un prisonnier, rendez-moi votre épée.

Deux soldats saisirent Hercule, et les autres, poussés par l'officier, se répandirent en tout sens dans l'enceinte, à la lueur de quelques torches ; mais le gros des conjurés avait disparu par une issue fermée de lourdes grilles. On releva trois ou quatre de ces hommes qui étaient tombés, et qu'on acheva dans la première fureur. Tandis qu'on ébranlait la grille, Hercule se retourna et vit à ses côtés Langevin éperdu, qui s'attachait à ses habits ; il le repoussa, et, apostrophant l'officier :

— C'est sans doute ma présence en cet endroit que l'on accuse, lieutenant ?

— Je n'ai point à vous répondre, capitaine ; vous rendez compte à qui de droit.

Les soldats se précipitèrent dans l'issue dont les grilles venaient de céder. Ils remontèrent par de longs corridors jusque sur une plate-forme peu élevée qui aboutissait aux fossés, en un endroit où le rempart était démoli. Ceux qui étaient devant crièrent que les chouans s'étaient échappés. On reprit alors le chemin de Lagrange, que l'on vit de loin occupé par un détachement nombreux. Hercule marchait le dernier, entre les hommes qui le gardaient. Le commandant vint au-devant de lui.

— Comment, diable ! capitaine, vous mêlez-vous aussi de trahir ?

— C'est-à-dire, s'écria Hercule avec emportement, que tout me trahit moi-même. Quant à moi, je n'ai trahi personne, et sans doute je le ferai voir.

Le commandant haussa les épaules.

— J'ai ordre de vous faire juger immédiatement en conseil de guerre ; c'est un grand regret pour nous. L'adjudant-général m'écrit qu'il sera ici ce soir ou demain ; il entend mettre la plus grande promptitude à cette affaire, qui malheureusement pour vous, occupe depuis longtemps l'autorité supérieure.

Il se retourna vers les officiers.

Vous entendez, messieurs ; assemblez vos hommes, et que tout soit prêt.

Le lieutenant Simon s'approcha du commandant et lui dit à voix basse :

— Je ne croirai jamais que Limoëlan soit coupable. C'est un bon républicain, fier, entêté, mais incapable d'une trahison.

— Je ne demande pas mieux que de le sauver, dit le commandant, mais cela me paraît bien difficile ; en attendant, obéissons.

Hercule fut enfermé dans une pièce du rez-de-chaussée de sa propre maison. Cet événement causait une grande émotion parmi les soldats. Il entendit longtemps des rumeurs autour du château et des roulemens de tambours qui signalaient divers mouvemens. Puis il considéra ces meubles familiers dont il était entouré, et tomba dans un tel accablement qu'il n'entendit point la porte qui s'ouvrit avec un bruit léger. Le lieutenant Simon, qui venait d'entrer, le trouva dans cet état devant un petit cadre de médaillons où étaient peints sa mère, son aïeul, et son père en son ancien uniforme.

— Eh bien ! capitaine, s'écria Simon, il n'y a pas de temps à perdre, si tu veux te tirer d'ici.

Hercule avec transport courut à lui.

— Les autres sont-ils arrêtés ?

— Personne que toi.

— Ah ! tant mieux.

— Tant pis, mon ami. J'aimerais bien mieux que toute la bande fut prise et que tu fusses

libre, car voilà une bien méchante affaire, mon pauvre Hercule.

— Qu'y veux-tu faire ?

— Voici, mon ami, ce que j'y veux faire, et, entre nous, je ne tente point cette démarche de ma seule autorité ; j'en ai dit quelques mots au commandant, qui ne veut pas qu'on le mette en scène, mais qui me prête les mains. Tu sais bien qu'on s'attendait depuis longtemps à quelque levée royaliste. Malsigne était chargé de dépiler le complot, et je ne comprends pas comment, sachant cela, tu as pu l'en mêler. La sottise est faite, mais la police ne sait rien de positif : elle a tout lieu de craindre ; notre coup manqué de ce matin peut prouver aux chouans que nous sommes mal instruits, redoubler leur audace et hâter l'exécution. Dis ce que tu sais, et tu seras récompensé plutôt que puni.

Hercule baissa la tête, posant en lui-même si les conjurés, à demi découverts, renonceraient à leur entreprise.

— Réponds vite, dit Simon, tu n'es plus lié avec ces gens-là. Quant à toi, on sait tout, on t'excuse ; tu conspirais avec ton père ; encore un coup, personne n'est pris, il ne s'agit de sauver que toi.

— Mais, mon ami, lui dit Hercule avec un triste sourire, je ne conspirais pas. Une minute plus tard, on ne m'eût pas trouvé là. On allait me fusiller. C'est une histoire qu'il est inutile de dire, même à toi, mon ami.

Hercule lui prit la main affectueusement.

— Eh bien ! je te connais, s'écria vivement Simon, je te crois, mais donne tes raisons au conseil.

— Je ne le puis pas, dit Hercule pensif.

— Limoëlan, ne te conduis point en jeune homme. Tu as été la dupe de ces beaux sentimens dans l'affaire de Malsigne. D'ailleurs, c'est rendre service à l'armée, à tes camarades, c'est un devoir pour toi de toute façon.

— Mon ami, je te remercie, je réfléchirai.

— Cela veut dire que tu n'en feras rien ; mais songe que tu laisseras dans l'armée la réputation d'un traître.

— C'est là ce qui m'afflige, et je m'afflige aussi pour toi, Simon, parce que je sais que tu as un bon cœur, et que tes regrets sont sincères.

— Oui, mais j'en connais que ta mort réjouira ; car c'était un coup monté contre toi. Un homme de ta compagnie a servi d'espion ; on cherchait à te compromettre, le commandant m'a tout avoué. Le conseil va s'assembler, songe à ce que je t'ai dit.

Il lui tendit la main en s'en allant, et le capitaine la lui serra de tout son cœur. Il entendit en effet que la troupe se rassemblait, et peu de minutes après quelques hommes de sa compagnie vinrent le prendre. Les officiers qui composaient la commission militaire s'étaient établis devant la porte du château ; la troupe était rangée sur les côtés. Des paysans qu'on ne pouvait chasser étaient accourus sur le bruit qui s'était répandu que c'était M. Hercule, le fils de M. le comte, qu'on allait juger. Malgré le profond silence qui régnait, je ne sais quelles marques trahirent l'intérêt et l'émotion de l'assemblée quand on vit Hercule paraître. Il regarda autour de lui, sourit à Simon, et s'arrêta devant le conseil. Les tambours battirent.

Après les questions d'usage sur l'âge et la qualité, le commandant Bescher, président, poursuivit brusquement :

— Vous êtes accusé d'avoir pris part à un complot ayant pour but de renverser le gouvernement, et par conséquent d'avoir doublement trahi la France et comme citoyen et comme officier.